

nous champions, un gros volume d'histoire naturelle et le compulsait avec intérêt.

Curiosité bizarre pour un colporteur.

Tel était l'homme qui m'avait touché l'épaule.

J'étais assez intrigué de savoir ce qu'il me voulait.

—Viens !... me dit-il laconiquement.

—Où cela ? demandai-je.

—Viens, répéta-t-il, tu le sauras.

J'éprouvais une indéfinissable sensation, mélange d'étonnement, de joie et d'appréhension, en présence du personnage quasi-fantastique qui me *voulait quelque chose*.

L'homme-légende que nul n'avait expliqué, le Juif de cent cinquante ans qui semblait ne pas devoir mourir mourir, celui dont chacun eût voulu connaître les secrets, le vieillard dont la ville, la province, l'Algérie entière s'occupaient, le père Mathus avait besoin de moi !

J'allais peut-être savoir le mot de cette énigme vivante.

Et pourtant j'étais vaguement effrayé : un mystère est à l'imagination ce que l'abîme est à l'œil ; je craignais de plonger mon regard dans le passé de ce vieil homme, comme on redoute le vertige, quand on sonde un précipice.

Mathus me fixait ; il lut l'irrésolution sur mon visage ; je voulais des explications.

Les villes algériennes sont pleines d'embûches ; on y tombe souvent sous le yatagan d'un Arabe ou le stylet d'un Espagnol.

J'avais à me reprocher quelques-uns de ces méfaits qu'on commet à vingt ans, et qui vous attirent la haine des gens.

Mais au lieu de me parler plus longuement, le Juif se mit à marcher devant moi sans proférer une parole de plus.

Je le suivis malgré mes répugnances. Il connaissait le cœur humain, ce vieil homme ! Il savait bien que la curiosité me pousserait sur ses talons.

Nous pénétrâmes dans le ghetto d'Oran.

Ruelles sombres ; maisons puantes ; quartier fétides...

Nous avançons silencieux.

Il s'arrêta devant uneasure qui tombait en ruines, en ouvrit la porte disloquée et me fit pénétrer dans une allée obscure et fétide au bout de laquelle se trouvait une seconde porte ; il y frappa trois coups saccadés, du bout de son bâton.

Je supposais que quelque vieille juiveresse édentée allait paraître ; mais j'entendis des voix fraîches pousser de joyeuses exclamations ; la porte roula sur ses gonds et je me trouvai devant deux jeunes filles d'une beauté idéale, deux vierges de Judée comme Delacroix en peignait.

Leurs suaves profils se dessinaient en pleine lumière au seuil d'une cour spacieuse, entourée de colonnes mauresques, dallée de marbre, toute resplendissante des blanches clartés de la lune.

Laasure masquait un palais.

Les jeunes filles débarrassèrent l'aïeul de son bâton, le prirent chacune par un bras après avoir reçu son paternel baiser et voulurent le conduire ; il dit un mot : elles se retournèrent, jusqu'alors elles ne m'avaient pas remarqué.

A peine m'eurent-elles aperçu que l'une d'elles quitta Mathus et vint à moi.

—Pardonne moi, me dit-elle en français, mais me tutoyant à la mode orientale, je ne t'avais pas vu.

Puis, selon l'antique coutume, elle me prit par la main et me servit de guide.

Nous arrivâmes ainsi dans une grande chambre, sorte de laboratoire d'alchimiste, toute garnie de squelettes, d'alambics, de cornues et de livres ; c'était le cabinet d'études du vieux patriarche.

Les deux jeunes filles assirent l'aïeul dans un grand fauteuil ; elles m'invitèrent à prendre place en face de lui ; l'une d'elles apporta des chibouques, tandis que l'autre allait chercher sur un plateau deux tasses de café maure qu'elle nous servit. Tout cela sans qu'un mot fût prononcé ; mais sauf les lèvres, tout parlait en elles, la salle me paraissait pleine de bruit ; les sandales frappant le sol, les robes soyeuses frôlant les meubles, les grands yeux noirs étincelants sous les cils, les mains que l'émotion agitaient légèrement, disaient des phrases enchantées.

J'étais ravi de ce début ; malheureusement le vieillard prononça quelques mots hébreux, elles se retirèrent toutes deux après m'avoir salué à la française.

Il me sembla que l'une s'en allait à regret.

A vingt ans, j'étais comme tous les jeunes gens ; j'avais de ces fatuités-là.

Une lampe brillait dans la chambre ; mais quand les deux jeunes filles eurent disparu, il me sembla que la nuit se faisait. Le poète arabe l'a bien dit : "La beauté de la femme illumine le cœur de l'homme comme le soleil fait resplendir l'univers."

Je n'avais plus devant moi que le vieux Mathus fumant gravement. Il songeait. J'attendis, observant tout avec curiosité dans cette chambre.

Je fus frappé surtout d'apercevoir des charpentes de mastodontes et de grands chats des cavernes ; ces ossements démesurés, appartenant aux races disparues, étaient agencés et complétés avec beaucoup d'art et de science.

—Eh ! me dit enfin Mathus au bout d'un instant, tu ne me demandes plus ce que je veux de toi.

—Je suppose que tu vas me le dire ? lui répondis-je.

—Tu supposes bien, fit-il.

Et il se remit à fumer.

Un grand quart d'heure se passa sans qu'il ouvrit la bouche.

Pour moi, connaissant les préjugés des Orientaux contre les Français, qui passent chez eux pour des gens toujours ridiculement pressés, curieux et bavards, je résolus de me montrer patient et impassible.

Je humai la fumée du chibouque.

Le vieux Juif me devina.

—Tu as raison, dit-il en souriant ; pour un jeune homme, tu as du tact ; tu n'es pas étourdi, je puis avoir confiance en toi. J'ai besoin d'un dessinateur pour me tracer des planches, car je fais un grand travail que je veux orner de gravures anatomiques. Je t'ai vu manier le crayon ; tu en sais assez pour esquisser mes animaux antédiluviens. Je te demanderai le secret sur mes découvertes, et je te payerai bien. J'ai rendu, dernièrement encore, de grands services au directeur de la province ; j'obtiendrai une exemption temporaire de service, et tu seras nourri à notre table tant que dureront tes travaux. Cela te convient-il ?